

50e Festival de Cannes

PAS DE QUOI RIRE...*"L.A. Confidential"*

L'un des objectifs des grands festivals est de présenter un aperçu de la création cinématographique à un moment donné. De ce point de vue, le festival de Cannes 1997 n'a fait qu'étayer ce que révèlent toutes les manifestations de ce genre depuis plusieurs années: la suprématie artistique du cinéma oriental. Si l'on veut bien ranger sous ce vocable l'ensemble de ce qui se produit à l'est de l'Europe, on constate que tous les films de cette (large) région du monde présentés en compétition à Cannes ("L'anguille", "Le destin", "Happy Together", "Le goût de la cerise") ont été récompensés! Le cinéma européen pour sa part est resté fidèle à sa réputation avec des films réalistes, fortement engagés socialement. La sélection africaine, assez abondante cette année, est en revanche passée relativement inaperçue. Trop discrets, trop éloignés peut-être de nos préoccupations, les films africains n'ont guère fait courir les festivaliers.

Quant à l'Amérique, elle offrait comme toujours ce que l'on attendait d'elle: des stars et encore des stars: Johnny Depp, Marlon Brando, Clint Eastwood, Sigourney Weaver, Sean Penn, Andie MacDowell ou Kim Basinger.

Deux thèmes ont assez nettement dominé ce 50e festival: la censure et la violence, cette dernière étant traitée sous les formes les plus différentes. On a ainsi vu la violence physique et conjugale dans "Nil by Mouth" et "L'anguille" et "She's So Lovely", la violence de la guerre dans "Welcome to Sarajewo" et "La tregua", la violence religieuse dans "Le destin" et "My Son the Fanatic", la violence institutionnelle dans "The End of Violence", la violence des émotions dans "Happy Together", la violence-spectacle dans "L.A. Confidential", la violence raciste dans "La vie de Jésus", la mise en cause de la violence dans les médias dans

"Assassin(s)" et "Funny Games" et une violence plus sourde et peut-être plus angoissante dans "The Sweet Hereafter". Quand à la censure, elle fut au centre de toutes les conversations puisque les responsables iraniens avaient d'abord interdit puis autorisé au tout dernier moment la projection du film "Le goût de la cerise" tandis que la Chine interdisait purement et simplement à Zhang Yimou de sortir du pays sa comédie "Keep Cool". La mesure semble d'autant plus injuste que les Chinois n'en voulaient pas tant à ce film en particulier (qui fut finalement présenté à Venise) mais interdisaient sa présentation à Cannes en signe de mesure de rétorsion contre la projection d'un autre film chinois, "East Palace, West Palace", qui traite de l'homosexualité (sujet strictement tabou en Chine) et dont ils n'avaient pas pu empêcher la présentation parce que la copie était déjà en France.

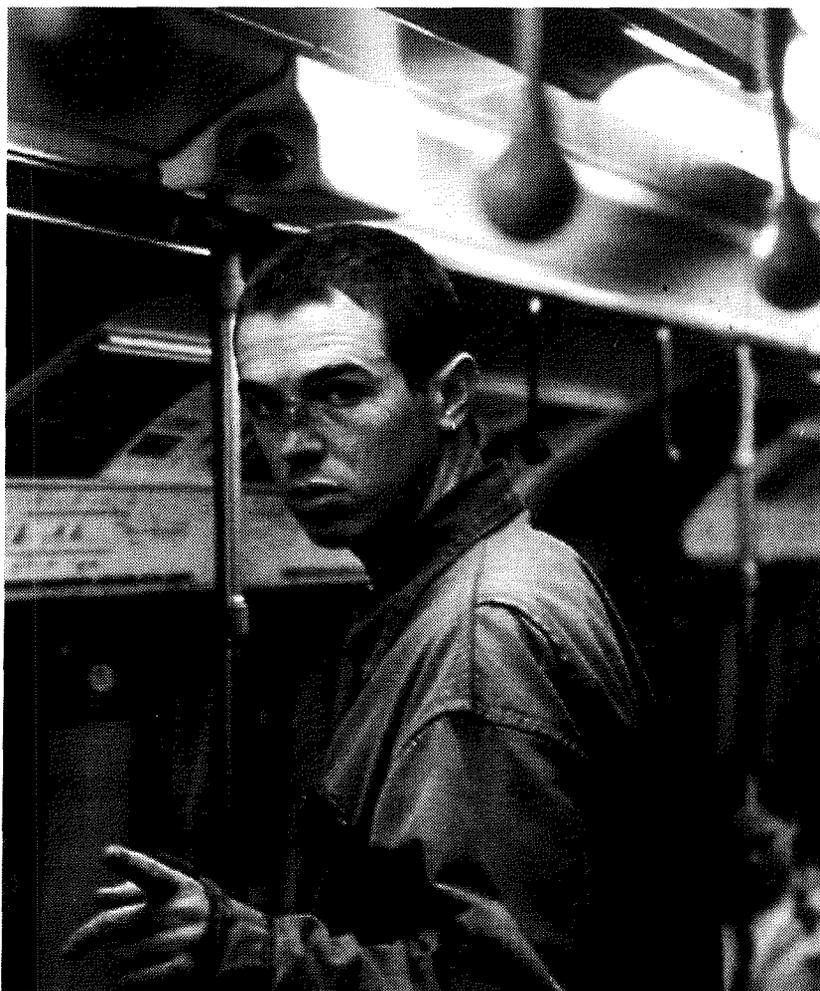
Si l'on en vient aux films, il faut bien constater qu'aucune des oeuvres présentées à Cannes ne fit véritablement l'unanimité. Dans le "Star Wars" cannois, publié tous les jours dans différentes revues, les appréciations sur un même film allaient allègrement du "pas du tout" à "à la folie". Les Français adoraient "Western" - et ils avaient bien raison! - dont les étrangers ne goûtaient peut-être pas toujours toutes les délicieuses subtilités. On a déjà vu le film à Luxembourg, nous n'y reviendrons donc pas, en revanche, il faut insister sur les qualités de plusieurs films présentés sur la Croisette dont l'un ou l'autre sera peut-être sorti à Luxembourg au moment où paraîtra cet article.

Ce devrait être le cas de "**L.A. Confidential**", le plus "commercial" des films présents à Cannes cette année. "L.A. Confidential" est, comme le titre l'indique, un film sur Los Angeles, la Cité des Anges où les flics sont corrompus, où les putains ressemblent à des stars de cinéma, où les nababs régissent le monde et où les paparazzis fabriquaient et parfois tuaient déjà les vedettes quand Lady Di n'était même pas née. Policiers, gangsters, millionnaires et presse à scandale unissent cependant spontanément leurs forces dès qu'il s'agit de faire miroiter un monde tout rose au bon peuple. Intelligemment adapté d'un roman de James Ellroy, le film parvient à traduire à l'écran l'univers très noir, voire cynique de l'auteur. Le réalisateur Curtis Hanson a réussi à démêler les fils d'une intrigue compliquée et à construire un scénario passionnant à partir d'une multitude de personnages tous plus antipathiques les uns que les autres. Il a juste fait deux petites concessions par rapport au livre: il a gardé un "héros" un tant soi peu positif, et il a un peu freiné sur le sexe et

même (par rapport aux livres de Ellroy) sur la violence. On le lui pardonnera car "L.A. Confidential" n'est pas seulement un rare exemple de film noir moderne réussi, c'est aussi l'un des meilleurs films sur Los Angeles depuis "Chinatown".

Notre deuxième préféré est situé très loin du glamour hollywoodien, presque à l'exact opposé, dans une triste banlieue anglaise. En anglais, "**Nil by Mouth**" est l'avertissement qui, sur les médicaments, indique qu'il ne faut pas les avaler. C'est le côté avertissement qu'il s'agit de retenir ici car ce film "à ne pas avaler" risque fort de vous rester en travers de la gorge, comme le notait très à propos le journal "Libération". Contrairement aux producteurs de Hollywood, Gary Oldman (dont c'est le premier film en tant que réalisateur) n'essaie pas de faire rêver les spectateurs. Bien au contraire, son film se caractérise par une honnêteté brutale qui force le respect. Fortement autobiographique "Nil by Mouth" est construit autour d'une famille de la "lower middle class" que l'on n'ose même plus qualifier d'ouvrière. Alors que les femmes s'échinent encore au travail pour garantir la survie de la famille, les hommes semblent

"Nil by mouth"



en effet s'être résignés depuis longtemps à leur statut de chômeurs endémiques. Ils vivent de "coups", plus ou moins profitables, et du trafic de la drogue et quand ils n'ont plus rien à faire, ils boivent et rentrent taper sur leur femme. La violence conjugale a rarement été montrée de façon aussi directe, presque insoutenable, que dans ce film. Quand le personnage principal frappe sa femme enceinte, Oldman ne montre certes pas les coups mais il nous fait voir la scène par les yeux d'une enfant terrorisée. Quand à la fin, la même femme prend le parti de son mari (qui a tué l'enfant qu'elle portait!) contre la "justice" d'une société bourgeoise à laquelle aucun d'eux n'appartient plus depuis longtemps, certains spectateurs y ont vu un signe d'espoir, les autres une terrible résignation de la part de cette femme. Plus près en effet du pessimisme de Mike Leigh (celui de "Naked") que de la révolte de Ken Loach, "Nil by Mouth" - qui est servi par des acteurs formidables - se situe bien dans la droite ligne du cinéma réaliste anglais qui est ce que l'Europe produit de mieux en ce moment.

Puisque nous sommes dans le sordide, évoquons encore "La vie de Jésus" de Bruno Dumont, de loin le film le plus dérangeant de ce 50e festival. Comme dans "Nil by Mouth", les protagonistes n'ont connu que le chômage, mais alors que Gary Oldman les filme surtout la nuit et dans une ville toujours grise, c'est sous le soleil suffocant de l'été que s'ennuient les personnages de Dumont, quelque part dans une ville minière au Nord de la France. Son héros Freddy est un garçon fruste, buté, à l'esprit obtus. Son seul passe-temps consiste en de folles virées à vélomoteur avec ses copains qui lui ressemblent et tous les jours, il fait l'amour à la fille qu'il aime, d'un amour épais, borné mais obstiné. Jamais on n'a filmé le sexe de cette façon, au-delà de l'obscénité. Les deux jeunes gens font l'amour sans plaisir et dans une sorte de souffrance bestiale et nécessaire. Il ne se passe rien mais à la fin, le héros tue un Arabe qui avait osé draguer sa petite amie. Notons que, comme chez Gary Oldman, les femmes sont ici les seules à travailler et sont présentées de façon nettement plus positive que les

ein forum für das gute buch

Herbstliche Winde im Bücherregal

- Literarische Novitäten, von uns geprüft
- Sansibar: starke Kinderbücher zu schwachen Preisen
- gegen Paukerstress im September: pädagogisches Material
- Attraktive Geschenkpakete: «Buch&Delikatessen»

außerdem:

- Individuelle *Beratung*, auch für Schulbibliotheken
- Schnellstmögliche *Bestellung*, selbst von Fachliteratur
- Präsenz *ausgefallener* Bücher und Verlage im Sortiment
- individuell angepaßte Möglichkeit der *Belieferung*
- *Sonderkonditionen* für StammkundInnen
- regelmäßige *Information* der KundInnen



Librairie
um
Krautmarkt

15, rue du Marché-aux-Herbes L-1728 Luxembourg
Tel. 22 00 44, Fax 22 00 42, Mon 12-18, Die-Sam 9-18

hommes. Le moins qu'on puisse dire c'est que le film n'est pas plaisant à voir, mais il vous hante bien longtemps après sa vision, surtout à cause de sa fin où, justifiant le titre, Dumont semble accorder à son personnage une rédemption difficilement acceptable, plus choquante peut-être que tout le reste. Il n'est pas sûr que "La vie de Jésus" sorte à Luxembourg mais la carrière de Bruno Dumont est à surveiller.

Toujours en compétition et probablement à l'affiche quand paraîtra ce "forum", "The Sweet Hereafter" d'Atom Egoyan a également partagé les festivaliers. Adapté d'un roman de Russell Banks, le film se situe dans une petite ville du nord de l'Amérique où un bus amène quotidiennement les enfants à l'école. Un jour, le bus dérape et tombe dans un ravin. Presque tous les enfants de la petite ville meurent dans l'accident. Egoyan décrit les réactions des parents, avivées par l'arrivée d'un avocat dont les intentions sont ambiguës. Veut-il vraiment les aider en les pressant de faire un procès ou cherche-t-il en premier lieu à apaiser son propre chagrin (sa fille est vivante mais elle s'est perdue dans la drogue)?

"The Sweet Hereafter" est un film complexe dans la forme et le fond qui nous confronte en premier lieu à la relation que la société contemporaine entretient avec ses enfants. Au centre de l'histoire, Egoyan a placé la parabole du joueur de flûte (qui n'était pas dans le roman). Formellement très abouti, le film est cependant, comme toutes les oeuvres d'Egoyan, assez froid, trop métaphorique peut-être pour toucher véritablement. D'un autre côté, cette façon plus intellectuelle d'approcher un sujet que l'on est habitué à voir traité sur un mode très émotionnel, ne manque pas d'intérêt. A défaut de séduire facilement, "The Sweet Hereafter" est ainsi une oeuvre fortement originale.

De la relation père-enfant, il est également question dans "My Son the Fanatic", présenté dans la section "Quinzaine des Réalisateurs". Réalisé par Udayan Prasad, dont c'est le deuxième long métrage après de nombreux téléfilms, le film a pour protagoniste un chauffeur de taxi pakistanais émigré en Angleterre. Parvez travaille dur mais il est culturellement bien intégré dans la société britannique, contrairement à sa femme, qui rêve de retourner au pays, et à son fils, de plus en plus fasciné par l'islam intégriste. Parvez se retrouve donc coincé de tous les côtés quand il tombe amoureux d'une prostituée. Soutenu par Om Puri qui joue Parvez et qui est l'un des grands acteurs indiens (il a notamment tourné avec Satyajit Ray et Mrinal



Sen), Prasad a réussi un film généreux et éminemment sympathique qui traite le grave sujet de l'intégrisme religieux avec intelligence et humour.

Ce film sur le fanatisme meurtrier fut donc paradoxalement l'un des moments les plus agréables d'un festival où l'on a pas beaucoup ri. On n'a plus ri du tout quand est venu le jour de la présentation de "Funny Games". Le film de Michael Haneke arrivait aux festivaliers précédé de nombreux avertissements: scènes insoutenables, ultra-violence, effet cathartique du choc. On savait donc à quoi s'en tenir et l'atmosphère était étrangement tendue quand le rideau s'est levé sur "Funny Games". Celui-ci suit le schéma du film dit "d'intrusion" dans lequel un inconnu s'infiltré dans une maison et en terrorise les habitants. Une famille aisée - le père, la mère et le fils - partent dans leur maison de campagne. Quand ils y arrivent, tout semble normal. Ils s'apprêtent à dîner quand surgissent deux jeunes gens. Leur comportement, d'abord poli, devient de plus en plus agressif. Ils frappent, puis séquestrent les trois protagonistes et les torturent, "pour le plaisir" comme ils disent. Si Haneke suit le schéma connu du genre, il en détourne systématiquement les codes. L'un des moments les plus atroces est la séquence où la mère parvient à s'échapper. On est habitué à ce qu'à partir de ce moment, la famille se venge des humiliations subies et liquide les méchants.

"Western" fut l'un des moments forts du festival de Cannes.

C'est une petite victoire sur la censure que l'on a ainsi célébrée et peut-être aussi, plus inconsciemment, la supériorité de l'Europe libérale sur l'Iran intégriste.

Haneke n'accorde cependant pas ce genre de happy-end réconfortant à ses spectateurs mais les force à vivre le cauchemar des protagonistes jusqu'au bout! Et le film est d'autant plus cauchemardesque que, pour une bonne part, il se passe dans la tête du spectateur. En effet, Haneke ne montre pratiquement pas de scènes de torture mais il nous force à regarder le visage de celui qui en est le témoin impuissant (souvent la mère) et d'entendre les bruits et il nous contraint ainsi à imaginer le hors-champs! Excellent de ce point de vue et effectivement insupportable pour beaucoup de spectateurs, le film n'échappe pas à certaines facilités comme celui de faire son propre commentaire au fur et à mesure qu'il avance. Non content de proposer un film intelligent sur la violence au cinéma, Haneke prétend réaliser un film contre la violence dans les médias, et manifeste ainsi une attitude moralisatrice assez agaçante, renforcée par les entretiens accordés par l'auteur par la presse.

Puisque "L'Anguille" vient de passer à Luxembourg, évoquons pour terminer l'autre Palme d'Or, celle de l'Iranien Abbas Kiarostami. En couronnant "Le goût de la cerise", le jury n'a certes pas choisi la facilité. "Le goût de la cerise" était le film le plus austère du festival, le plus désillusionné aussi. C'est l'histoire d'un homme qui a décidé de se suicider et qui cherche quelqu'un pour recouvrir de terre sa tombe. Mais que ce soit par conviction religieuse, par peur, par indifférence ou par respect

de la vie, aucun des personnages qu'il rencontre n'accepte de lui rendre ce dernier service. Alors l'homme tourne en rond dans sa voiture, embarquant tour à tour des inconnus qui semblent être, chacun à sa façon, représentatifs de la société iranienne. Notre méconnaissance presque totale de cette société et des réalités de la vie iranienne font que l'appréciation de ce film est particulièrement difficile. La 'standing ovation' pour ce film minimaliste qui se termine sur un long passage noir - comme si l'auteur ne croyait même plus au pouvoir des images - s'explique sûrement en bonne partie par le fait que la présentation du film à Cannes avait d'abord été interdite par les autorités iraniennes. C'est une petite victoire sur la censure que l'on a ainsi célébrée et peut-être aussi, plus inconsciemment, la supériorité de l'Europe libérale sur l'Iran intégriste. C'est évidemment tant mieux si cette reconnaissance de son talent confère un peu plus de liberté à Kiarostami dans son pays. On peut en revanche se demander si le cinéma y a véritablement gagné quelque chose. Contrairement à des oeuvres comme "Secrets and Lies" ou "Breaking the Waves" qui étaient des films de très grande qualité susceptibles de plaire à un assez large public, "Le goût des cerises", qui n'est pas le film le plus accessible de son auteur (pourtant peu suspect de concessions commerciales), restera réservé aux 'happy few'... s'il sort jamais dans les salles européennes.

Viviane Thill

"La vie de Jésus": une rédemption difficilement acceptable.

